NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 N° 3 1935

Les monastères du Wadi 'N Natroun (2)

Ch. MARTIN

p. 238 - 252

https://www.nrt.be/en/articles/les-monasteres-du-wadi-n-natroun-2-3521

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES MONASTÈRES DU WADI 'N NATROUN

(suite)

Visiteurs et étrangers.

Le nombre des monastères de Nitrie et de Scété, celui de leurs moines, la vie religieuse, intense et profonde (si étroites que pussent être certaines de ses pratiques ascétiques) qui s'y développait, ne pouvaient manquer d'attirer sur ce désert privilégié l'attention étonnée du monde païen et l'admiration curieuse du peuple chrétien. Il devint bientôt pour l'univers entier un centre d'attraction : noviciat ascétique pour les uns, purement épris d'idéal religieux et qui espéraient trouver à l'école et au commerce des grands maîtres les conseils et les exemples qui élèveraient leurs âmes au sommet de l'union à Dieu ; pour d'autres, par contre, bons chrétiens mais que n'appelait aucune vocation supérieure, plutôt simple lieu de pèlerinage, ou même pour certains, indifférents aux splendeurs des vertus religieuses, but original et intéressant de tourisme.

La situation de l'Égypte par rapport au reste du monde, et, dans l'Égypte elle-même, la situation des groupements de Nitrie et de Scété favorisaient d'ailleurs cette expansion mondiale d'influence. L'Égypte a toujours été, par elle même, une terre classique de voyage : la fécondité de son sol dans le delta et sur les rives irriguées du Nil, les mœurs curieuses de ses habitants, la splendeur de ses monuments et les souvenirs de sa civilisation antique lui ont donné de tout temps, et pour nombre de gens de culture ou d'intérêts divers, une force d'attrait particulière. Riveraine de la Méditerranée, elle possédait, avec tous les pays qui en constituent avec elle le bassin, les communications maritimes les plus faciles et les moins coûteuses. On y venait de Rome et de l'Italie, on y venait aussi des provinces populeuses et très civilisées d'Asie-Mineure et de Syrie. Libre

au voyageur, en ce qui concerne ces dernières, de suivre la voie de mer ou la route de terre par la Palestine, celle-ci plus longue, plus fatiguante, plus mouvementée, mais moins monotone et plus attrayante. Pour les riches chrétiens du temps, en qui la découverte relativement récente encore des Lieux-Saints avait développé l'amour des pèlerinages en Terre-Sainte, la visite de la Palestine et de Jérusalem se complétait fort bien par une excursion jusqu'aux pyramides et aux monastères égyptiens de si universelle renommée (1). Or de tous les établissements monastiques importants et curieux, ceux que le visiteur rencontrait en premier lieu dans sa pérégrination étaient ceux du Mont de Nitrie ou de Scété. C'était donc là qu'il s'arrêtait d'abord, et souvent, soit que son intérêt eût été assouvi, soit que le temps ou l'argent lui manquât, il ne poussait pas plus loin son enquête. Tout au plus s'avançait-il plus avant à l'intérieur jusqu'au Fayoum à l'entrée de la Thébaïde. Fort naturellement aussi les candidats à la vie monastique étrangers se groupaient plus volontiers dans ces monastères septentrionaux, où l'influence de la civilisation gréco-hellénique, voire même latine, si fortement implantée dans la Basse-Égypte, se faisait davantage sentir, tandis qu'ailleurs triomphaient presque complètement l'idée et la culture nationale égyptienne et coptisante. Aussi nos sources de première main, au temps de la période brillante du monachisme égyptien ancien, sont surtout grecques et latines, recueils ascétiques ou récits de voyages, et dans l'ensemble mieux fournies aussi sur le monachisme nitriote que sur les autres établissements similaires plus reculés à l'intérieur du continent. Ce n'était pas sans raison que près des églises conventuelles s'élevaient au Mont de Nitrie et aux *Cellules* des hôtelleries. Les visiteurs n'y manquaient pas, même ceux de marque : Mélanie l'aînée et Rufin y séjournèrent, sinon ensemble, du moins dans le même

(1) Plus tard au VI[e] siècle, lors du développement du pèlerinage à Saint-Ménas, le voyage se prolongeait fort naturellement par une visite au sanctuaire de ce saint, dont le culte était universellement répandu dans la chrétienté.

temps (373-374) (1). A la même époque déjà l'influence d'Évagre surnommé le Pontique, du nom de son pays d'origine, qui vint au Mont de Nitrie s'initier au monachisme et en devint bientôt un des maîtres, montre combien l'élément hellénique et cultivé y avait gagné en considération. Dix ans plus tard ce fut au tour de saint Jérôme et de Paule. Puis parmi les moines qui illustrèrent le plus le monachisme nitriote au tournant du IVe siècle se range Pallade, originaire de la Galatie, qui pratiqua d'abord, trois ans durant, la vie ascétique au monastère du Mont des Oliviers à Jérusalem, et s'en vint ensuite compléter son instruction religieuse au Mont de Nitrie. *L'Histoire lausiaque* qu'il a écrite est un des documents les plus curieux et les plus précieux qui nous aient conservé la description du monachisme de son époque. Cette liste de visiteurs de renom ou de recrues étrangères de marque pourrait s'allonger sans peine (2). Puis les moines d'origine étrangère prirent l'habitude de se grouper selon leur race et leur langue, soit à l'intérieur même d'un établissement monastique, soit dans l'un d'entre eux de préférence à un autre (3). Les Syriens, dont on signale la présence dès le IVe siècle, étaient suffisamment nombreux en 576 pour faire bande à part (4). Plus tard, lors de la conquête de la Syrie par les Perses puis par les Arabes, leur nombre crût encore. Enfin, au début du VIIIe siècle, ils possédèrent en propre un monastère conservé jusqu'aujourd'hui et qui porte

(1) Sur ces visiteurs et les suivants cfr *History*, p. 75-77 : Mélanie l'aînée et Rufin; p. 84-85 : Évagre; p. 86-87 : Jérôme et Paule; p. 87-88 : Pallade.

(2) *History*, p. 190 : Porphyre de Gaza, Photin de Cappadoce, Jean Cassien, Arsène, etc. La légende plutôt que l'histoire retient aussi le récit d'une visite qu'Éphrem le Syrien aurait rendue à l'abbé Psoius (ou Paesius) en son désert. Elle ajoute que le bâton du pèlerin laissé par lui à la porte de la cellule du solitaire aurait repris vie, fleuri et grandi. Aujourd'hui encore les moines du couvent des Syriens (c'est-à-dire de l'ancien monastère de la Theotokos d'Anba Bishoi) montrent au visiteur dans le jardin du couvent un respectable tamarin qui serait l'arbre miraculeux de la légende.

(3) Il n'est pas impossible que le monastère de Baramus ait dû son nom à un fait de ce genre. Cfr *supra*, p. 124, note 1.

(4) Sur l'histoire des Syriens à Scété cfr *History*, p. 309-321 : *The Origin and early History of the Syrian Monastery.*

toujours leur nom. A leur groupement s'ajoutèrent au XIe siècle d'autres groupements, d'Abyssins et d'Arméniens (1), ce qui a donné aux monastères de Scété un certain air cosmopolite que l'on a pu constater aussi ailleurs dans tous les grands centres monastiques orientaux : le Sinaï, Jérusalem et l'Athos. Au fur et à mesure cependant de leur lente décadence, les monastères se vidèrent de plus en plus de leur élément étranger. Au temps où Makrizi écrivait (première moitié du XVe siècle), les monastères des Abyssins et des Arméniens se trouvaient déjà complètement tombés en ruines (2) et celui des Syriens n'allait pas beaucoup tarder à repasser sous la direction des Coptes égyptiens (vers 1650) (3).

Jusqu'à nos jours...

La description du monachisme nitriote que nous venons de donner a été dans son ensemble celle de son origine et de son développement jusqu'au moment de sa pleine efflorescence, c'est-à-dire du milieu du IVe siècle jusqu'au milieu du Ve. A partir de cette époque les contre-coups des luttes religieuses et politiques, et surtout des invasions arabes accompagnées de la destruction à peu près complète de la religion chrétienne dans le pays, se firent de plus en plus lourdement sentir sur son existence. Il fut entraîné dans la décadence et la ruine générale du christianisme égyptien. Tandis que les monastères du Mont de Nitrie et des *Cellules* disparaissaient pour toujours du monde des réalités pour ne plus appartenir qu'à celui des souvenirs, ceux du Wadi 'n Natroun, en partie du moins, parvinrent à « durer » jusqu'aujourd'hui (4).

(1) *History*, p. 365-370.
(2) *History*, p. 407.
(3) *History*, p. 414-416 : *The End of the Syrian Community.*
(4) L'état de notre documentation historique marque à lui seul déjà avec beaucoup de précision et de sensibilité ce renversement de choses. Les établissements du Mont de Nitrie et des *Cellules* sont les plus fréquemment signalés et les plus largement décrits dans les sources historiques les plus anciennes, c'est-à-dire des IVe et Ve siècles. Passée cette date leur mention se fait rare et cesse rapidement (*History*, p. 257-258). Mais l'inverse se

Il n'entre pas dans notre dessein de refaire au long et au large l'historique de ces derniers monastères en cette période douloureuse de la lente décadence du christianisme en Égypte. Du reste les documents conservés, fort fragmentaires, ne permettent de suivre la trace de leur évolution que difficilement (1). On n'en trouvera donc ici que les traits les plus saillants.

On a vu plus haut s'esquisser déjà, dès l'âge d'or, la transformation de la vie anachorétique en vie cénobitique (2). Ce fut surtout à partir du VII^e siècle et dans les siècles suivants

produit au sujet de ceux de Scété, preuve de la déchéance des uns et de la croissance des autres.

Les causes de ces courbes de vie si différentes : rapides croissance et décroissance des uns, montée et descente ralenties des autres sont faciles à saisir. Le monachisme du Mont de Nitrie et des *Cellules* profita de ce grand mouvement d'expansion qui suivit la libération de l'Église par Constantin. L'époque légèrement plus tardive de la fondation du monachisme en Scété — une vingtaine d'années après celui du Mont de Nitrie — l'empêcha sans doute, et partiellement du moins, de profiter de la vogue première. Mais la cause fondamentale modératrice — dans un sens comme dans l'autre — est d'ordre géographique : l'isolement de ces monastères à deux journées de marche au minimum dans le désert. Cet isolement fut à leur origine le plus grand obstacle à leur essor. Une fois vaincu par l'organisation de la vie monastique, il devenait leur plus grand avantage.

Les troubles religieux et politiques, qui ne firent qu'augmenter avec les siècles jusqu'au temps de l'invasion arabe, montrèrent de plus en plus l'opportunité de cet isolement. Le désert ne fut plus seulement alors séparation des plaisirs et jouissances du siècle. Il devint encore une véritable barrière qui mettait à l'abri de toutes les colères — ou de tous les caprices — que ce fût celui du monde, ou de l'empereur, ou même du patriarche. Quand l'Église monophysite eût été exclue d'Alexandrie (sous Justinien), le couvent de Saint-Macaire servit, de longs siècles durant, de refuge au patriarche monophysite copte, procurant du même coup aux établissements monastiques du Wadi 'n Natroun une véritable importance ecclésiastique qui ne contribua pas peu non plus à leur conservation. La translation d'Alexandrie à Misr de la capitale de l'Égypte ne diminua en rien l'influence des monastères. Au contraire. Car cette ville, où beaucoup de fonctionnaires coptes chrétiens avaient dû aussi se transporter, était plus rapprochée du Wadi 'n Natroun et d'accès plus facile, étant reliée avec lui par le Derb el Hagg, route des caravanes, qui conduisait les arabes du nord-ouest de l'Égypte vers Le Caire et les Lieux saints musulmans. Les monastères de Scété ne perdirent donc rien au change. Bien au contraire.

(1) Cfr *supra*, p. 120, note 2.

(2) Cfr *supra*, p. 127 et suiv.

que la transition se marqua le mieux. Les dangers de la vie anachorétique que créait l'insécurité croissante du désert par suite de l'affaiblissement puis de la disparition de la puissance byzantine (1), la diminution de la ferveur et du nombre des moines en furent la cause. La vie ascétique finit alors par se confiner entre les hautes murailles des monastères et s'exprima en des formes de plus en plus voisines de celles qu'on peut encore y observer aujourd'hui (2).

Ce que les monastères du Wadi 'n Natroun perdirent au cours des temps en vitalité religieuse et monastique fut compensé par un accroissement de puissance *ecclésiastique* et à certains égards même *politique*, et c'est peut-être là la plus forte caractéristique de leur histoire durant tout le moyen âge.

Jamais d'ailleurs le monachisme nitriote n'était resté exclusivement concentré en lui-même. On sait quel intérêt, quelle passion même les moines d'Égypte avaient, dès les temps les plus reculés, portée aux affaires ecclésiastiques, et tout particulièrement à celles qui touchaient à l'orthodoxie de la foi. Aux IVe et Ve siècles l'histoire des controverses ariennes (3), anthropomorphites et origénistes (4) est nécessairement liée à celle du monachisme, tout spécialement dans la région du nord de l'Égypte, où les partis, mieux équilibrés en force, se livraient à

(1) Si la barrière de sable du désert mit les monastères à l'abri des vexations de l'autorité, elle servit à souhait par contre l'appétit des bandes pillardes et nomades. Nous avons déjà mentionné (p. 130) les trois sacs survenus dans la période antéchalcédonienne. Vers 570 on en signale un quatrième (*History*, p. 249-250), puis un cinquième aux environs de 817, ce dernier mettant à bas églises et cellules déjà autrement solides et fortifiées que dans les premiers temps (*History*, p. 297-298). Même l'emmuraillement complet des monastères par Shenûdeh ne les protégea pas toujours dans la suite contre les irruptions et les pillages (*History*, p. 339 et 355).

(2) Mais l'esprit anachorétique subsista toujours, en partie du moins : chaque moine possédant sa cellule propre, où il pourrait prier, manger et dormir, y vivant, selon son gré, fort indépendamment de ses confrères.

(3) *History*, p. 73-75 : *The Attitude of the Monks towards Arianism*, puis, p. 77-83 : *The Arian Persecution.*

(4) *History*, p. 125-144 : *The origenist and anthropomorphic Strife at the Mount of Nitria and in Scetis.*

une lutte d'autant plus indécise et plus ardente. Dans cette histoire des influences du monachisme égyptien — et en l'occurrence, du monachisme nitriote — sur les affaires de l'Église et de la foi, la question monophysite marqua un tournant décisif. Les moines de Nitrie, et plus spécialement de Scété (le seul des trois groupements qui en ce temps déjà manifestât encore quelque vitalité), jusqu'alors si fidèlement tenaces à l'orthodoxie catholique et romaine, passèrent graduellement (1) et pour toujours à l'hérésie monophysite. Ce processus était presque complètement achevé quand Justinien en 527 monta sur le trône impérial. Sous le règne de ce despote fort peu favorable aux sectes, fut rétablie de fait à Alexandrie l'exclusivité du siège patriarcal en faveur des melchites. Le patriarche monophysite — si l'on en croit l'*Histoire* du melchite Eutychius (2) — et l'on a des indices sérieux de croire cette tradition fidèle — se retira dès ce moment jusqu'à la fin de la domination byzantine aux

(1) Sur toute cette question au sujet de laquelle nous ne possédons d'ailleurs qu'une documentation assez obscure, cfr *History*, p. 219-227. Il semble bien que durant longtemps moines orthodoxes et monophysites soient parvenus à cohabiter dans les mêmes monastères sans trop de heurts. Nous n'avons guère de détails sur la manière dont s'effectua peu à peu l'achèvement du passage au monophysisme. Par contre la lutte qui opposa avec acharnement, dans le parti monophysite, sévériens et julianistes puis aussi gaïnites, se fit très fortement sentir à Scété (*History*, p. 228-235). Elle semble bien avoir provoqué, d'après l'hypothèse fort plausible d'Evelyn White, l'érection des quatre couvents « doubles » ou de la Theotokos. Ceux-ci auraient été érigés par les sévériens et dotés par eux de ce nom de Theotokos pour une raison théologique, leurs adversaires étant amenés, implicitement du moins, dans leur doctrine à nier cette prérogative de la Vierge par suite de leur docétisme. Ce schisme qui opposait sur deux plans parallèles monastères sévériens et monastères gaïnites, dura à Scété jusque vers 710, époque à laquelle les gaïnites rentrèrent dans l'église officielle sous la menace de devoir payer double impôt à titre d'hérétiques (*History*, p. 289). On comprend dès lors comment le couvent de la Theotokos d'Anba Bishoi, devenu libre par suite de la réconciliation, ait pu justement à ce moment être acheté au patriarcat copte par de riches syriens et transformé en monastère des Syriens. Cfr *supra*, p. 240.

(2) *Annales*, édit. Pococke, II, p. 148 s. Cfr *History*, p. 236-240. **Eutychius vécut dans la première moitié du X^e^ siècle.**

environs de la ville, à l'Ennaton (1) tandis que, par prudence, toutes les cérémonies plus éclatantes du culte jacobite, comme l'intronisation patriarcale, la consécration des saintes Huiles, du saint Chrême et les autres solennités paschales se tinrent depuis lors régulièrement au couvent de Saint-Macaire en Scété, plus éloigné d'Alexandrie et protégé contre un coup de main par sa barrière de sable (2). Ainsi se resserrèrent davantage encore les liens qui unissaient les monastères de Nitrie et l'Église jacobite. Longtemps durant dans la suite, l'église de Saint-Macaire garda le privilège d'église patriarcale, en un certain sens même de *siège* patriarcal, de l'Église monophysite (3). La destruction de la domination byzantine et l'avènement de la puissance arabe, aussi tolérante en ses débuts à l'égard des jacobites qu'impitoyable pour les melchites (4), rouvrit au patriarche monophysite les portes d'Alexandrie, mais la tradition si profondément ancrée à Scété n'en fut pas ébranlée. Après sa consécration patriarcale à Alexandrie en 1103, quatre siècles et demi donc après la conquête arabe, le patriarche Macaire II était encore tenu à aller célébrer son premier office en son

(1) Un des monastères les plus célèbres des environs d'Alexandrie faisant partie d'un groupe d'habitations situé à la neuvième borne miliaire hors de la ville, d'où son nom. Pour plus de détails, cfr VAN CAUWENBERGH, P., *op. cit.*, p. 64-72.

(2) *History*, p. 236-240 : *Scetis as the Metropolis of the monophysite Church.* Sur la liturgie du Saint Chrême au XII^e^ siècle cfr *History*, p. 374-377.

(3) Cfr par exemple pour le XI^e^ siècle *History*, p. 347-352 : *Connection between the Monastery of Saint Macarius and the Patriarchate.* Cette connexion était telle que l'élection (pour laquelle les monastères de Scété avait le *ius suffragii*) n'était reconnue que lorsque le patriarche était venu célébrer à Saint-Macaire la divine liturgie. Nombre de moines de Scété furent élus patriarches. Le couvent servit aussi de lieu de sépulture pour plusieurs des patriarches.

(4) Du moins dans les premiers temps de la conquête et jusqu'au VIII^e^ siècle; cfr *History*, p. 265-267. Les démêlés d'importance qui surgirent dans la suite furent surtout dus à des questions d'exemptions de taxes et d'impôts, les monastères s'efforçant de maintenir les anciens privilèges acquis au temps de la domination byzantine. L'attitude de plusieurs sultans ne fut nullement défavorable, telle celle d'El Kamil qui rendit visite aux monastères en 1228 et marqua son passage par la collation de privilèges et d'exemptions (*History*, p. 385; autres visites princières, p. 335-336, 391).

église du monastère scétiote « conformément à la coutume » (1) et cette coutume continua à être fidèlement observée jusque vers l'époque où Makrizi écrivait son *Histoire* c'est-à-dire vers le milieu du XVe siècle (2).

Points de ralliement des derniers débris du monachisme nitriote, refuges de l'Église monophysite en ses temps d'épreuves, et du même coup, surtout en ce qui concerne le couvent de Saint-Macaire, centres ecclésiastiques d'une influence exceptionnelle, les monastères de Scété ont encore rempli depuis le début de la domination islamique un troisième rôle : en eux s'est concrétée et perpétuée jusqu'à nos jours l'idée nationale égyptienne, copte et chrétienne. Au milieu de la marée montante de l'islamisme, qui devait presque tout emporter de l'Égypte copto-byzantine : religion, langue, art, civilisation, ils sont restés comme des rocs inébranlables, rares refuges de l'ancienne culture et des antiques traditions, vestiges *vivants*, pour ainsi dire, d'un monde qui par ailleurs ne nous parle plus ordinairement que par le langage muet et douloureux des ruines.

Sans doute, le degré de leur culture, qui dépassait la moyenne en un pays retourné pour quelque temps à l'anarchie et à la barbarie, leur hostilité contre l'Église impériale melchite, l'impuissance relative de leur influence en face de celle du conquérant, enfin, leur isolement même dans le désert contribuèrent puissamment à ce que l'administration du vainqueur n'ait pas pris ombrage de leur survivance. Il est à peine question durant toute la période arabe et turque jusqu'à nos jours de sévices de la part de l'autorité souveraine contre les monastères de Scété (3). Durant cette période encore, pourtant, comme en leur passé, leur tâche fut lourde à remplir et doit être qualifiée de grande tant du point de vue culturel que de celui de l'idée chrétienne.

(1) *History*, p. 372.
(2) *History*, p. 407.
(3) Cfr p. 245, note 4.

Archéologie et architecture des monastères.

Cette histoire des monastères du Wadi 'n Natroun que nous venons de retracer dans ses traits les plus essentiels, il faut l'avoir profondément remuée et méditée dans la multitude de ses épisodes, si l'on veut pénétrer le secret le plus intime des constructions monastiques en lesquelles elle se concrète aujourd'hui, aboutissant extrêmement complexe d'une évolution architecturale, artistique et culturelle poursuivie sans arrêt depuis plus de quinze siècles (1). C'est à la seule lumière de cette histoire, de ses phases tragiques ou heureuses, que peuvent se comprendre les hautes enceintes qui enferment les monastères (2) et les donjons ou *kasrs* qui les dominent (3), leur

(1) Les constructions des quatre monastères, ayant à répondre aux mêmes nécessités, sont pour l'essentiel du même type. L'aménagement de l'intérieur, conçu presque toujours sans considération d'un plan d'ensemble, varie beaucoup évidemment de monastère à monastère. Il ne sera pas nécessaire toutefois d'entrer ici dans l'analyse de ces variantes.

(2) Le monastère de Saint-Macaire, par exemple, est enclos par une muraille de 14 mètres de hauteur moyenne qui forme un vaste quadrilatère irrégulier d'environ 100/120, 70/75 mètres de côté (Reproduction photographique, *Architecture*, pl. VI). Cette enceinte n'enveloppe, en fait, qu'une petite partie de l'ancien couvent dont il reste à peine aujourd'hui quelques traces (pl. V). La muraille n'est pas percée de fenêtres, mais uniquement de deux grandes portes, dont l'une est aujourd'hui complètement maçonnée. D'autres monastères égyptiens, tel celui de Saint-Antoine, ne possédaient pas même de porte autrefois, tellement était grande la crainte des pillards. Le voyageur pacifique était hissé au haut de la muraille ou à la hauteur d'une fenêtre élevée par le moyen d'une corbeille obligeamment descendue (Cfr la Lettre du P. Sicard au P. Fleuriau, dans les *Nouveaux mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, tome V, Paris, 1725, p. 138 et suiv.).

(3) Celui de Saint-Macaire, haut de 16 mètres, forme un carré de 21 m. 50 de côté environ (Description dans *Architecture*, p. 56-82). A part l'entrée et d'étroites embrasures il ne présente pas d'ouvertures. L'intérieur comprend, outre le rez-de-chaussée, deux étages (plans et sections, pl. VIII). Il y a des chambres, et divers réduits dont l'un sert de bibliothèque (c'est là que se trouvent les feuillets qui ont été édités dans les *New Coptic Texts*), mais surtout quatre chapelles : au premier étage celle d'El Adra c'est-à-dire de la Vierge, et au second étage les trois chapelles contiguës d'Es Suwwâh ou des Saints Ermites, de Saint-Antoine et de Saint-Michel. Ces chapelles, d'aspect fruste dans l'ensemble (pl. IX, XV : Saint-Michel) contiennent, outre de nombreuses inscriptions et peintures murales représentant surtout les saints personnages qui y sont honorés (pl. XIII, XIV, XVI), de

donnant de l'extérieur cet aspect de forteresses informes et rébarbatives qui émeut et étonne le voyageur lorsqu'il les aborde, et encore, dès qu'il a dépassé le porche enserré dans l'épaisseur de la muraille (1) et pénétré dans l'enceinte, ce pêle-mêle apparent de parois crépies et sales, de coupoles, de réduits de toutes sortes, où s'abritent, serrés les uns contre les autres, tous les organismes vitaux, essentiels et variés, de la république monastique, églises et chapelles multiples (2), corridors voûtés, réfectoires (3), cellules sombres et étroites, magasins ou greniers à provisions, jardins enfin avec leurs puits et leurs maigres ombrages.

Bien peu de chose dans les constructions actuelles des quatre monastères encore conservés remonte à une date antérieure au IXe siècle (4). C'est que, outre ce premier fait que les établissements primitifs, fort rudimentaires, n'avaient pas été construits pour résister à l'usure du temps, les pillages et les sacs des barbares, survenant à coups renouvelés, anéantirent à plusieurs reprises partiellement, parfois même presque totalement, jusqu'aux tours de refuge des moines (5).

L'histoire archéologique des monastères reste donc pour

magnifiques ouvrages d'ébénisterie copte, malheureusement mutilés de-ci, de-là : portes, cloisons, pupitre, linteau, etc. (pl. X, XI, XII, XVII, XVIII).

(1) La largeur de cette muraille est à Saint-Macaire de 3 m. 50 sous le porche. Il n'est pas facile de l'évaluer à d'autres endroits, la muraille d'enceinte se confondant avec celle des bâtiments qui lui sont adossés.

(2) Le nombre des églises à Saint-Macaire, par exemple, n'est nullement épuisé par les quatre signalées plus haut et dont on ne soupçonne pas l'existence quand on se trouve à l'extérieur du kasr. Il y a tout d'abord la grande église de Saint-Macaire fort remaniée, avec ses trois sanctuaires, de Benjamin, sanctuaires sud et nord, ce dernier possédant de très importantes peintures murales (Description, *Architecture*, p. 83-112; planches XXVI à XXXI) puis celles d'Abû Iskhîrûn (*Architecture*, p. 113-120; planches XXXII et XXXIII) et d'Esh Sheyûkh (*Architecture*, p. 120-123; planches XXXIV et XXXV) ces deux dernières peu importantes.

(3) Chaque moine mangeant en principe chez lui, ces réfectoires ne servent qu'occasionnellement. On remarquera aussi que dans ces monastères il n'existe pas de dortoirs communs (*Architecture*, p. 10).

(4) La liste en est donnée dans le tableau, *Architecture*, p. XXV-XXVI.

(5) Cfr *supra*, p. 243, note 1.

tout ce qui est antérieur à cette époque une histoire presque uniquement documentaire. Ce n'est que par les documents que nous pouvons nous rendre compte de l'activité constructrice qui à la fin du Ve siècle fut la conséquence des faveurs et largesses accordées aux moines par l'empereur Zénon (1), uniquement aussi par les documents que nous a été révélée la construction des quatre monastères de la Theotokos dans la première moitié du VIe siècle; ou encore l'édification à Saint-Macaire de l'église des 49 martyrs et celle de Saint-Macaire construite par le patriarche Benjamin vers 650-655, l'une et l'autre aujourd'hui disparues.

Mais à partir du premier tiers du IXe siècle, c'est-à-dire depuis la période qui commence après le cinquième et dernier sac d'importance et se caractérise par un effort de reconstruction persévérant, soutenu pendant un demi-siècle par les patriarches (2), l'archéologue commence à trouver à sa disposition avec plus d'abondance le matériel d'étude concret sur lequel il pourra baser directement son examen.

Son intérêt se portera d'ailleurs beaucoup plus vers les magnifiques productions de l'art copte au moyen âge et spécialement les peintures murales, stucs et travaux d'ébénisterie, que sur les caractéristiques architecturales des différents appartements ou chapelles qui les renferment. Ces dernières d'ailleurs ont subi bien des transformations et remaniements, qui en ont défiguré le plan et l'allure générale primitifs; l'intérêt qu'elles nous offrent est plutôt celui des vieilles choses qui aident à ressusciter simplement le passé bien plus qu'à en

(1) *History*, p. 227.

(2) Ces grands restaurateurs des monastères dévastés, et on peut dire aussi les constructeurs des monastères actuellement existants, s'échelonnent tout au long de ce siècle : le prêtre Jacques devenu ensuite patriarche d'Alexandrie (819-830) et son successeur Joseph (830-849) secondé par un des plus habiles administrateurs que les monastères aient jamais possédés, devenu lui-même quelque temps après patriarche, Shenûdeh I (859-890) (*History*, p. 299-304, 322-329). C'est sous ce dernier patriarcat que les fortifications des monastères furent sensiblement renforcées, ce qui accentua la transition de la vie anachorétique à la vie semi-cénobitique, cfr *supra*, p. 243.

montrer les splendeurs. Quant aux trésors artistiques conservés précieusement jusqu'à nos jours, mais parfois aussi mutilés, beaucoup datent déjà des IXe et Xe siècles. Ils appartiennent donc à cette période où l'art copte s'étale dans sa plus grande pureté et ne manifeste guère encore l'influence de la culture arabe. A cette première catégorie se rapportent les pièces que l'on peut considérer comme les plus remarquables de toutes celles que renferment les quatre monastères : les battants de la porte du chœur et ceux du sanctuaire de l'église de la Vierge (El Adra) au couvent des Syriens (Pl. LVIII, LIX, LX et LXIV, LXV) ainsi que les peintures des deux demi-dômes sud et nord qui flanquent le chœur (Pl. LXI et LXII), représentant l'Annonciation et la Nativité, l'autre la Dormition de la Vierge. D'autres, comme les peintures du sanctuaire nord dans le *kasr* de Saint-Macaire (Pl. XXIX à XXXI) dénotent déjà l'influence arabe de la période fatimite (XIe siècle). Et il ne serait pas difficile de suivre ainsi comme à la trace sur les murailles des chapelles, ou à travers la dentelure presque transparente des portes, des linteaux, des panneaux, des balustrades, des ornementations de stucs, le développement de l'art copte, si imprégné à son origine des influences byzantines, puis s'en dégageant ensuite de plus en plus pour s'accommoder des formes nouvelles que lui apportait l'art du conquérant.

C'est là, outre la jouissance que provoque en tout homme éveillé aux choses du goût la vue des reproductions de nombre de pièces raffinées et dont le cachet artistique est indéniable, un des charmes principaux que le lecteur éprouve à parcourir la centaine de planches dont l'étude sur l'*Architecture and Archaeology* s'accompagne. Ce magnifique répertoire de photographies a l'avantage d'être à sa manière une *histoire* de l'art copte au moyen âge, élémentaire sans doute, mais qui permet à un esprit quelque peu averti d'en déceler déjà quelques-unes de ses phases les plus saillantes. Et cette édition de reproductions photographiques sera d'autant plus appréciée que bien des chefs d'œuvre, qu'elle nous présente aujourd'hui encore conservés dans un état relativement satisfaisant, risquent, surtout en ce

qui concerne les peintures murales, de s'étioler de plus en plus ou même d'être anéantis par la ruine des édifices qui les abritent (1).

Conclusion.

Le monachisme nitriote a donc ainsi possédé le don étrange de retenir toujours fixée sur lui l'attention du monde par l'originalité des phases successives de sa longue et curieuse existence. Il a transporté d'admiration l'antiquité chrétienne devant les splendeurs ascétiques, toutes faites de renoncements terrestres et de foi en Dieu. Puis, tandis que cette gloire, la plus pure, la plus sereine, la plus spirituelle de toutes, s'éteignait, il a offert le curieux exemple d'une synthèse étroite du monachisme et de l'ecclésiasticisme, s'identifiant graduellement et de plus en plus avec l'Église copte jacobite, dont il est resté de longs siècles le principal soutien et pour ainsi dire l'incarnation. Aujourd'hui, dans le recul, dans la disparition même à peu près complète d'influence religieuse et ecclésiastique (2), sa renommée se transforme encore. Mais toute profane qu'elle devienne, elle n'en reste pas moins profondément spirituelle et élevée. Les monastères nitriotes sont devenus un de ces vastes écrins ou reliquaires, l'un des plus beaux peut-être, qui nous conservent, enchâssées dans un cadre local très vivant de rares splendeurs artistiques d'une civilisation passée et qui mérite de se survivre à elle-même.

Quelles qu'aient été les tristes vicissitudes religieuses du monachisme nitriote, le cœur d'un catholique d'Occident,

(1) D'où la grave question que se pose l'auteur dans son *Épilogue* (*Architecture*, p. 251-253) : Comment arriver à préserver ces monuments ? Sa solution nous paraît aussi sensée que juste : Sans déposséder les moines de leurs trésors, en assurer la garde par une commission chargée de leur conservation et de leur entretien. Suggestion autrement chevaleresque et humaine que celle faite par Strzygowski au sujet des splendides portes du sanctuaire au monastère des Syriens : de les enlever simplement de leur place historique pour les transporter dans un musée.

(2) Les quatre couvents réunis ne comptaient plus en 1931 que 149 moines. Cfr Prince Omar TOUSSOUN, *op. cit.*, p. 28.

aujourd'hui encore, ne saurait rester insensible aux voix qui montent vers Dieu dans l'immense solitude du désert. En elles, il reconnaît toujours la voix de ses frères — car des frères séparés n'en restent-ils pas moins des frères ? — et ceux-ci lui sont d'autant plus chers qu'ils continuent, sur le sol même consacré par l'admirable sainteté des Antoine et des Macaire, à jeter au monde le défi des biens humains sacrifiés dans l'élan spirituel vers Dieu. Se rappelant aussi tout ce que notre civilisation occidentale doit à l'efflorescence monastique d'Italie et de Gaule aux IVe et Ve siècles, elle-même nourrie dans ses racines les plus profondes aux sables brûlants des déserts de l'Égypte (1), comment son âme pourrait-elle ne pas prononcer devant Dieu la prière apostolique de l'*Ut sint unum*, avec l'élan d'un sincère amour non seulement inspiré par le précepte du Christ mais encore avivé par le sentiment d'une véritable reconnaissance.

CH. MARTIN, S. I.

(1) Sur l'influence du monachisme égyptien cfr BUTLER, C., *The Lausiac History*, I, p. 236-256 et tout spécialement en ce qui concerne l'Italie et la Gaule, HEIMBUCHER, M., *op. cit.*, p. 83, 85, 129-135 passim.